

Versailles. (septembre 1917 et début 1918)



Aux fenêtres du 35, rue Mademoiselle à Versailles.



Notre père ayant maintenant six enfants était "démobilisable " ; nous avons donc, depuis Neuville, regagné Versailles et retrouvé la maison de la rue Mademoiselle. En 1914 les parents l'avaient quittée avec quatre enfants dont l'aînée avait 7 ans ... ils retrouvaient leur logis avec six enfants dont les aînés avaient dix ans et huit ans. Il fallait pour tout ce monde une autre installation... les grands lits nécessaires prenaient de la place, le travail à faire en revenant de classe réclamait des tables et un certain isolement... les jeux mêmes, adaptés aux différents âges, avaient besoin de place. Les deux grandes ont occupé avec joie et fierté une chambre vraiment agréable au 2^{ème} étage qui jusqu' en 1914 n'avait servi que de débarras (drôle d'idée !) mais même ainsi il fallait envisager de déménager pour plus grand. En nous promenant...

maman nous emmenait visiter des maisons ; plusieurs dans le quartier de Montreuil ou au Chesnay faisaient terriblement envie aux enfants mais nos parents y trouvaient toujours des inconvénients. Il faut croire qu'à ce moment-là les maisons à louer ne manquaient pas. En attendant de prendre une décision il a bien fallu organiser la vie des écolières.

Nous avons été inscrites à la Pension Dudouit, rue Sainte Sophie, très près de chez nous, Chantal et Gertrude... peut-être Wilhelmine. Aucun enfant à cette époque ne circulait seul dans la rue... aussi toujours, ou papa, ou maman, ou la bonne, nous accompagnait. Papa se décidait à partir de chez lui aussi tard que possible, puis s'énervait lorsque nous cherchions "nos gants" cela ne se faisait pas de sortir sans gants... ils étaient toujours perdus. Il fallait, la plupart du temps, courir à côté de lui, marchant à grands pas. Maman venant nous chercher "en profitait" pour faire quelques courses dans le quartier, alors que nous avions hâte de retrouver nos jeux et la maison. Il me semble qu'à quatre heures et demie c'était plus souvent notre bonne qui venait nous chercher et en revenant nous allions chercher le lait dans une toute petite boutique rue Sainte Adélaïde. Nous n'étions pas du tout enthousiasmées par la pension Dudouit : les élèves étaient affreusement tassées dans les classes, la cour de récréation était très petite, les professeurs distants, la Directrice très froide, les "nouvelles" que nous étions, intimidées par les élèves peu accueillantes. L'une d'elles, Françoise Desclèves, de la famille des Grison-Baudrillart était plus amicale que d'autres, et maman "mise en relation" comme on disait avec madame Desclèves, j'avais été invitée chez elle. J'ai



comparé plus tard la façon dont mes enfants ont été accueillis au cours Gufflet par les professeurs, la façon dont elles présentaient les mamans les unes aux autres, dont elles introduisaient parmi les élèves, en récréation par exemple, les nouvelles, ainsi tout de suite mises à l'aise et s'invitant les unes chez les autres. J'ai été inscrite tout de suite au catéchisme de la Paroisse Notre Dame [ci-contre]. Les réunions se tenaient dans la chapelle

fermée du Sacré Cœur. Les enfants étaient placées toujours dans le même ordre : devant, d'un côté, ce que l'on nommait "les élèves libres" c'est-à-dire celles qui travaillaient chez elles

avec une institutrice sans appartenir à aucun cours. En 1917, à Versailles elles étaient assez nombreuses et très considérées. Derrière elles, ou de l'autre côté de l'allée se plaçaient les élèves des Écoles libres : le cours Dudouit à droite en avant, et sans doute ensuite cours Taconnet. Et tout derrière, les élèves des Sœurs de Saint Vincent de Paul et l'orphelinat et tout au fond l'école communale... La même disposition des places se retrouvait pour les cérémonies confirmations, communions solennelles... de sorte que les enfants les moins suivies par leurs familles étaient toujours reléguées au fond ! De temps en temps, pour une "composition par écrit" il fallait apporter un sous-main, un crayon (pas question à cette époque-là de stylos), une feuille de papier. Avec cette installation si peu pratique les enfants étaient bien peu aidés ; je n'ai gardé aucun souvenir intéressant de ces catéchismes.

La vie rue Mademoiselle était assez monotone, mais aucun de nous n'en a gardé mauvais souvenir... pourtant les restrictions alimentaires ne permettaient aucune gourmandise. Les parents étaient soucieux, la guerre continuant et beaucoup de leurs amis, parents de tués, ou veuves de guerre faisaient pitié.

Janvier 1918. Nos parents ont décidé la location d'une maison *rue du Hazard*, dans le quartier Saint Louis ; au moment où ils hésitaient le propriétaire a décidé d'installer l'électricité, comme on disait à ce moment-là, dans la maison. Ce qui a brusquement "emporté le morceau" car plusieurs logis visités n'avaient pas l'électricité. A part cet avantage, et aussi celui d'un chauffage central à circulation d'eau chaude, confort peu connu en 1917, aucun des enfants Lesort, devenus plus grands, et surtout devenus eux-mêmes parents n'a compris le choix de cette maison. Elle n'était pas grande, peu de pièces et petites, et un petit rectangle de jardin insuffisant pour les jeux et donc nécessité de promenades très astreignantes au parc, ou dans les bois et prenant beaucoup de temps. Le quartier St Louis est triste ; à ce moment-là beaucoup de personnes âgées l'habitaient, très peu de jeunes, mais notre père aimait le quartier St Louis, il n'en redoutait pas du tout l'air austère : alors que nous rêvions du Chesnay, ou de Glatigny, ou de Montreuil, avec leurs nombreuses villas avec dans de beaux jardins des familles amies qui se voyaient beaucoup.

Notre rue du Hazard, dont le sol était recouvert de gros pavés, frères de ceux qui malmenaient les pieds dans la cour du château, était bien triste, surtout lorsqu'ils luisaient sous la pluie !

Nos parents se sont plu pendant des années rue du Hazard, je crois cependant que maman n'avait pas été enthousiasmée par ce choix. Mais il y avait l'électricité. Il faut dire que l'usage

des lampes à pétrole était terrifiant au milieu d'une bande d'enfants, et bien sûr, en pleine période de guerre, personne n'entreprenait de travaux dans les maisons ; bien vite ensuite toutes les villas de Versailles ont été éclairées à l'électricité... nous avions le cœur gros ensuite lorsque nous passions devant une belle maison, avenue Jeanne d'Arc, au Chesnay, que les parents auraient louée, étaient sur le point de louer, lorsque celle de la rue du Hazard a été proposée "avec l'électricité". Naturellement peu de temps après la villa de nos rêves l'avait aussi.

La rue du Hazard telle que l'ont connue les Lesort vers 1917



Le jour du déménagement, le 4 Janvier je crois, la neige tombait, était accumulée par terre, il faisait froid ! maman a conduit la petite Marie Madeleine, bien enfouie dans son landau, chez nos grand-oncle et grand-tante Jules Bonnet, 8 avenue Debasseux, au Chesnay, pour toute la journée ; je ne sais pas qui était chargé de s'occuper du bébé ; et nous les grandes en revenant de classe à midi nous avons été déjeuner chez eux, puis sommes retournées en classe, et encore revenues à quatre heures et demie pour terminer l'après-midi (je suppose que la bonne, je ne sais plus laquelle, avait dû faire les allers et venues avec nous) Peut-être à midi nos parents nous avaient-ils rejoints car "les Jules Bonnet" étaient très accueillants. Parlant d'elle nous disions toujours "la bonne tante Marie". Elle nous avait préparé des jeux, en particulier un superbe jeu de dames et de Nain Jaune, tout neuf, dont elle nous a fait cadeau. Nous n'en revenions pas ! La pauvre maman, qui devait vraiment être bien fatiguée est venue nous chercher tous le soir. Or la couche de neige était si épaisse qu'aucun tramway ne circulait. Et c'est à pied, chargées de nos cartables, et entourant la voiture de Marie Madeleine, que nous avons quitté le Chesnay et traversé tout Versailles, ce qui représente à peu près un trajet de 4 kms. Je me demande comment maman a tenu le coup ! Le soir même nous dînions et couchions dans notre nouvelle maison ! Des fils électriques pendaient du plafond avec une ampoule surmontée d'une espèce d'assiette de porcelaine dont les bords ondulés étaient de matière transparente, nous avons été éblouis... à tous points de vue !

En fait l'organisation de la maison s'est faite très lentement : papa était censé accrocher les tableaux, les porte-manteaux etc. etc. Il n'aimait pas ce genre de travail... peu fait pour lui, s'énervait et d'ailleurs disposait de peu de temps. En fait je crois que cette maison n'a jamais été totalement terminée.

La "villa" car elle était censée telle, portait le numéro 11 quater, car elle avait été construite



sur un terrain à côté d'une maison n° 11. Or les propriétaires, le nôtre et un autre, ne voulaient pas, par superstition, ou crainte de superstition chez les locataires... du n° 13... alors dans la rue entre le 11 et le 15, on ne pouvait lire que 11 bis, 11 ter, 11 quater : le 11

quater était pour nous, et lorsque nous donnions notre adresse personne n'y comprenait rien. Maman avait proposé d'appeler la maison "La Loterie " afin de faire adresser le courrier" Madame Lesort, La Loterie, rue du Hazard"... Personne n'a jamais pu dire l'origine du nom de cette rue. Hazard était-il un homme ? Un événement hasardeux s'y était-il passé ? Certains disaient que le mot voulait dire "Has = lièvre" le quartier étant giboyeux dans les temps anciens, ou contenant des "rendez-vous de chasse" plus tard... Le quartier était celui du " Parc aux cerfs ". En tous cas la rue portait déjà son nom en 1685.

La maison. Rez-de-chaussée (sur cave, avec trappe pour livrer bois et charbon) petite entrée, petits WC, petite cuisine, petit salon avec porte fenêtre sur très petit jardin, salle à manger d'une taille normale, large fenêtre sur la rue.

Au 1^{er} étage : 2 chambres et une très petite salle de bains sans eau courante ni baignoire ni lavabo, par laquelle il fallait passer pour aller au WC où se trouvait l'arrivée d'eau sur ce que l'on nommait un plomb. Donc pour se laver il fallait chercher cette eau dans un pot à eau... mais choisir un moment où personne n'occupait les WC. De même pour aller au WC traverser

le cabinet de toilette... impossible de le faire si quelqu'un avait fermé le verrou pour faire sa toilette.

Rien n'était pratique dans cette maison ! Au premier étage en janvier 1918 logeaient les parents (chambre sur la rue) et les quatre plus petits enfants.

Au 2^{ème} étage : sur le jardin, bureau de papa qui, pourquoi ? n'était pas chauffé, radiateurs partout sauf là, d'où l'hiver la porte faisant communiquer le bureau avec la chambre des "grandes", Gertrude et moi, devait rester ouverte le soir pour que le bureau ne soit pas froid : alors interdiction complète, à Gertrude et à moi de parler... ou bien papa fermait la porte et disait "si je meurs de congestion pulmonaire vous serez responsables et en plus dans la misère". Alors nous ne disions pas un mot... Ce fut ainsi jusqu'au mariage de Gertrude, et elle m'a dit en avoir beaucoup souffert. Après son mariage je n'ai eu que Thérèse dans ma chambre. De 16 ans plus jeune que moi, elle a toujours commencé son sommeil bien avant moi. Son petit lit à barrières avait été placé, entre celui de Gertrude et le mien, très peu de mois après sa naissance. Les parents se trouvaient trop fatigués... pour entendre pleurer un bébé la nuit. Combien de fois avons-nous projeté de... la jeter par la fenêtre !! Pauvre Thérèse, si aimée de nous, que même lorsque nous avons passé de mauvaises nuits (et le jour... nous faisons des études) nous l'aimions à la passion.

Les autres pièces de cet étage : 2 très petites chambres dont l'une servait... de débarras les premières années, et l'autre chambre à deux lits très serrés l'un contre l'autre... pour deux bonnes... Mais très vite il n'y eu qu'une bonne... et encore avec de longs intervalles entre la démissionnaire et l'autre. Et puis toute une série de femmes de ménage, venant ou ne venant pas... passons !

Sur le palier se trouvait une échelle, que l'on accrochait sur une barre... et si l'échelle était mal suspendue... elle était très dangereuse (en 1980 j'en rêve encore la nuit !). Au plafond une large trappe à deux battants donnant sur le grenier... naturellement tout ce qui ne servait pas, était cassé, serait réparé, s'y entassait. Les malles et les valises aussi qu'il fallait hisser là-haut après les vacances ! Et les cartons de vêtements d'hiver ou d'été... Peu à peu ce grenier fut très encombré par des vieux livres de classe, des journaux, des revues (devenues plus grandes nous avions des velléités de "rangement de grenier" mais rencontrant la pile des "Semaines de Suzette" immanquablement... nous nous plongeons dans la lecture... et redescendions sans avoir rien fait que déranger un peu plus... en étalant les numéros de "La Semaine de Suzette")

De ma chambre (Chantal et Gertrude, puis Chantal, Gertrude et Thérèse, puis jusqu'à mon mariage Chantal et Thérèse, révoltée par le départ de sa deuxième grande sœur !) je voyais, par la très large fenêtre, un petit coin du bois de Satory, et j'en jouissais. Malgré beaucoup d'inconvénients, j'aimais ma chambre, je m'y sentais chez moi, et j'aimais qu'elle soit bien rangée.

Depuis le mois de Janvier 1918, jusqu'en Juillet nous avons continué à aller à la Pension Dudouit rue Sainte Sophie. Trajets allers faits plus que jamais en courant, papa nous conduisait, les archives se trouvaient à ce moment-là au rez-de-chaussée de la Préfecture de la rue Saint-Pierre (rue Clémenceau depuis 1919). Nous avons compté pouvoir lire l'heure sur quinze pendules entre la rue du Hazard et la rue Sainte Sophie... aucune ne "marchait" de la même façon de sorte que nous mettant à courir, ayant passé devant l'une d'elles et nous croyant en retard , nous ralentissions en passant devant la suivante nous croyant en avance, et ainsi de suite... La montre de papa était fantaisiste, ne marquait jamais la vraie heure... mais papa disait "je sais qu'elle retarde (ou avance) de tant de minutes par jour , et je calcule ainsi l'heure ..." et il se trompait souvent..." mais, disait-il, c'est moins ennuyeux que de la remettre à l'heure ! "

Ce qui était terrible c'est que la porte de la Pension Dudouit était fermée à l'heure exacte officielle où commençaient les classes, et qu'il fallait alors, pour pénétrer dans l'établissement sonner... chez la directrice... d'où punitions, gronderies, et même si nous étions munies d'un "petit mot d'excuses" de maman, il nous fallait entrer dans notre classe, devant toutes les élèves assises à leur pupitre et devant le regard courroucé de la maîtresse .

En fait notre père n'a jamais été tenu d'arriver à une heure précise dans son bureau, et notre mère qui n'avait jamais été en classe, n'a jamais imaginé ce qu'était l'ambiance d'une école. Pour nous qui étions timides, nous avons vécu des moments vraiment très douloureux !



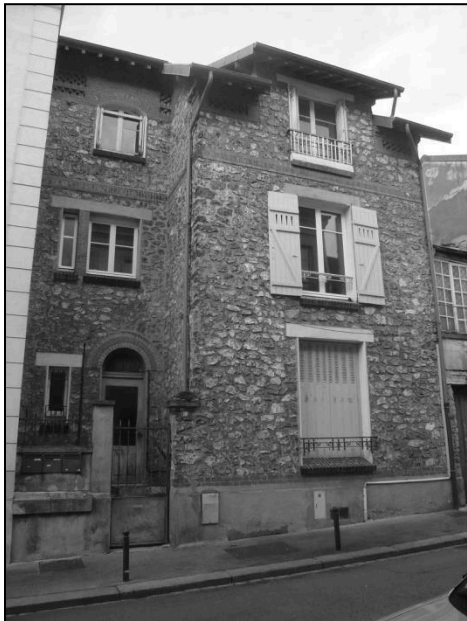
Jamais nous n'avons pris le tramway toujours nous avons fait les quatre trajets à pied, sauf un jour où il faisait très, très chaud et où maman puisant dans son portemonnaie, sou à sou, je la vois encore, nous a dit "j'ai pitié de vous , j'ai peur que vous preniez mal , en courant par cette

chaleur, tout de suite après le déjeuner ! " ce qui nous a semblé merveilleux, d'abord parce que nous n'étions pas habituées à des attentions (visibles) de maman, ensuite parce que les trajets à pied nous ennuyaient, enfin parce que "nous allions en tramway".

Il me semble que vers la fin de l'année scolaire, nous allions en classe sans être toujours conduites par "une grande personne" mais "surtout ne courez pas, et donnez- vous bien la main ! "

Nous avons été bien contentes lorsque nos parents nous ont inscrites en fin juin ou début juillet à la Pension Charlot 42 rue des Bourdonnais, à quatre minutes de notre maison, en vue de la rentrée scolaire d'Octobre 1918.

Avec l'installation rue du Hazart s'achèvent les premiers souvenirs de Chantal. On retrouvera la famille et ses désormais 9 enfants dans des cahiers qu'elle a tenus au quotidien de juillet 1927 à août 1931.



Des années situées entre 1917 et 1927 elle n'a jamais rien raconté car disait-elle "la vie était trop difficile à la maison et j'étais trop malheureuse".

La maison en effet très (trop) petite, le manque complet d'esprit pratique de nos grands-parents, la fantaisie de Grand-mère et les difficultés financières ne facilitaient pas la vie matérielle au quotidien.

Pendant 10 années Chantal, impuissante car trop jeune pour pouvoir agir, a beaucoup souffert du désordre, du manque d'organisation et de soins attentifs à la vie quotidienne qui régnaient rue du Hazard. Assez tôt (vers 14 ans selon certains de ses frères et sœurs) Grand-père lui a confié la responsabilité des finances de la famille et avec son accord tacite elle a pris petit à petit la quasi direction de la maison. La tâche n'était pas facile car, sauf son statut d'aînée, elle n'avait aucune légitimité à le faire. Elle ne rencontrait généralement pas de problèmes avec Gertrude et Wilhelmine, ses chères sœurs cadettes, ni avec les trois "petits" Xavier, Gonzague et Thérèse, mais les "moyens" Marie-Geneviève, Paul-André et Marie-Madeleine n'étaient pas toujours prêts à accepter son autorité et ruaient souvent dans les brancards.

Catherine Chenu-Chamussy
Chalon-sur-Saône – décembre 2018